

L'ICONOCLASTE PERSÉVÉRANT

*Camilla Lund Andersen dresse
le portrait de **Ricardo Hausmann**,
qui cherche depuis toujours
à découvrir les leviers du
développement économique*



Après des gouvernants, à l'université et au sein des institutions financières internationales, Ricardo Hausmann poursuit sa quête depuis près de 40 ans, tentant de découvrir ce qui explique la réussite de certains pays et l'échec des autres. Il aime se représenter le développement comme une partie de Scrabble : «Le processus de développement consiste vraiment à accumuler des lettres et à essayer de former de nouveaux mots — tout est là», nous explique-t-il depuis son bureau ensoleillé de la Kennedy School of Government, à Harvard.

Sa recherche passionnée des forces qui sous-tendent le développement transparait dans les multiples expériences qui ont jalonné son parcours professionnel. «Je n'ai jamais eu l'impression d'avoir eu plusieurs carrières, mais plutôt de rejouer la même partie, selon des points de vue différents.»

Se défaire des contraintes

R. Hausmann dirige le Center for International Development (CID) de Harvard depuis 2005 et enseigne la pratique du développement économique depuis 2000. Il a mis à profit son séjour à Harvard pour affiner sa réflexion sur la croissance économique et les contraintes auxquelles elle est soumise et qui constituent un ou deux freins majeurs à la croissance d'un pays. Il travaille directement avec les gouvernements du monde entier et les aide à identifier de nouvelles sources de croissance.

«J'étais extrêmement préoccupé par le fait que la plupart des gens avaient énormément de mal à trouver des modèles stratégiques qui fonctionnent», indique-t-il. «L'histoire d'une majorité de pays que je connais était étroitement associée à un secteur d'activité développé un peu par hasard et qui les avait transformés, que ce soit le café, le cacao, le pétrole ou le tourisme.»

Afin de déterminer ce qui était à l'origine de ces choix, R. Hausmann a mis au point en 2005 les «diagnostics de croissance» avec d'autres économistes et deux de ses collègues de Harvard, Dani Rodrik et Andrés Velasco. L'idée centrale est que chaque pays peut se heurter à ses propres obstacles, qui lui sont spécifiques et doivent être interprétés et surmontés. «La méthode du diagnostic de croissance qu'il a contribué à élaborer résultait d'un incroyable mélange de politiques concrètes et de créativité pure», résume Lant Pritchett, collègue et ami de R. Hausmann, enseignant également la pratique du développement international à la Kennedy School.

Les travaux sur la croissance ont été l'aboutissement d'un dialogue engagé bien des années plus tôt, au Venezuela. «La première fois que j'ai rencontré Ricardo, nous assistions à une conférence sur la dette extérieure, c'était à Caracas, dans les années 80», se souvient D. Rodrik. «Il m'a emmené faire une longue promenade dans les rues de la ville et n'a pas arrêté de parler, de l'économie, des institutions, du développement, des erreurs que nous commettons tous, etc. Je me rappelle m'être demandé : «Mais de quoi me parle-t-il?» Il m'a fallu un certain temps pour comprendre qu'il était vraiment sur une piste. Par la suite, il n'a jamais cessé de m'alerter sur ces questions, pour mon plus grand profit. En tant qu'économiste, il a ceci d'unique qu'il allie le pragmatisme nécessaire à l'élaboration des politiques et la poursuite de grandes idées, en bon universitaire qu'il est. L'avoir fait entrer à la Kennedy School est une de mes plus grandes satisfactions.»

La méthodologie des diagnostics de croissance illustre effectivement bien la façon dont R. Hausmann appréhende l'économie : ne pas se contenter de la théorie et vérifier si le raisonnement économique résiste à l'épreuve du réel. «En s'impliquant de façon constante dans le tohu-bohu des économies réelles et de l'élaboration des politiques, Ricardo ne s'égare pas, au contraire, il puise à cette source des idées nouvelles et acquiert une connaissance intime de l'économie», assure L. Pritchett, qui ajoute : «Ricardo a le don de s'en tenir aux faits économiques, même quand la doctrine, de droite ou de gauche, tendrait à l'en écarter.»

Ne craignant jamais l'interdisciplinarité pour élaborer de nouvelles méthodologies d'analyse, R. Hausmann n'a guère de patience pour l'orthodoxie et le manque de curiosité intellectuelle. «Pour moi, être un bon économiste nécessite d'être mû par l'envie de comprendre, de s'appropriier chaque problème. Trop souvent, les travaux économiques universitaires consistent à créer des marteaux en attendant les clous.»

Tout au long de sa carrière, R. Hausmann a traversé les frontières et expérimenté différentes approches pour trouver des réponses aux questions difficiles. «Il manie les outils de la macroéconomie, de la microéconomie, de l'économétrie, de la finance, de la sociologie, de l'histoire, de la philosophie, de la psychologie, de la physique et même de la géométrie fractale. Il les combine, en fait une synthèse très élégante et crée ses propres cadres analytiques», observe Duygu Güven, un ancien étudiant et chercheur qui a travaillé avec R. Hausmann au CID et occupe désormais un poste au Trésor turc.

Changer la donne

La quête de R. Hausmann remonte à son enfance au Venezuela, où ses parents, tous les deux rescapés de l'Holocauste, se sont installés après avoir fui l'Allemagne et la Belgique. Ils gagnaient leur vie en fabriquant des sacs en cuir, mais, dans les années 90, quand l'industrie de la confection a quitté le pays pour des destinations moins chères, la question s'est posée en ces termes : «Que ferons-nous si nous vendons notre affaire? Nous ne connaissons que le secteur de l'habillement.»

Le dilemme de ses parents a conduit R. Hausmann à réfléchir au rôle joué par le capital humain dans le développement. «J'ai travaillé sur l'idée que le développement était en fait un processus au terme duquel une population avait maîtrisé une gamme croissante de capacités de production, qui pouvaient dès lors être regroupées et réorganisées», explique-t-il. Étudier la contribution du capital humain au développement est ainsi devenu le moteur de sa carrière universitaire.

Il a d'abord obtenu une licence en ingénierie et physique appliquée à l'université Cornell, avant d'abandonner ces deux disciplines et de se tourner vers les sciences sociales. «Étudier les électrons au Venezuela était moins captivant qu'y étudier l'économie, car les électrons, contrairement aux économies, sont les mêmes partout.»

Après une maîtrise et un doctorat d'économie, toujours à Cornell, R. Hausmann est retourné au Venezuela pour enseigner l'économie. En 1984, il a commencé à conseiller divers ministères et, en 1992, il a été nommé Ministre de la coordination et de la planification et a siégé au conseil d'administration de la banque centrale vénézuélienne. En 1994, il est parti pour Washington et entré à la Banque interaméricaine de développement comme premier économiste en chef.

Péché originel et matière noire

Pendant les six années où il était économiste en chef, R. Hausmann a poursuivi sa réflexion sur l'expérience du Venezuela, commune à de nombreux autres pays d'Amérique latine. Il s'est interrogé sur les causes de l'instabilité chronique. Avec Michael Gavin, Ernesto Talvi et Roberto Perotti, il a cherché à savoir pourquoi la politique budgétaire semblait toujours procyclique : au lieu de stabiliser le cycle économique, la politique budgétaire accentuait les phases de contraction et d'emballement. Leurs travaux sur la procyclicité en matière budgétaire ont conduit R. Hausmann et ses collègues à conclure que certains pays avaient des politiques procycliques parce que leur capacité d'emprunt était également procyclique : ils avaient accès aux marchés quand la conjoncture était favorable, et non en période de crise.

R. Hausmann et Barry Eichengreen ont qualifié de «péché originel» le fait qu'un pays soit incapable d'emprunter à l'étranger dans sa propre monnaie et ne puisse se

financer qu'en devises étrangères, en dollars par exemple. Quand un pays souffrant de ce péché originel accumule une dette extérieure, ce que font les pays en développement pour stimuler le développement et la croissance, ses comptes nationaux présentent une asymétrie de monnaies, de sorte que, si sa propre devise se déprécie, le service de sa dette s'alourdit, entraînant souvent des défaillances.

La théorie hausmannienne du péché originel a été contestée par les économistes Carmen Reinhart et Kenneth Rogoff, qui, au lieu d'attribuer les problèmes de dette à une disparité des monnaies, considèrent que les pays émergents souffrent d'une «intolérance à la dette», c'est-à-dire d'une incapacité à gérer les niveaux de dette que les pays avancés gèrent normalement sans difficulté. Selon eux, ce serait la raison pour laquelle certains pays enchaînent les défauts de paiement.

Ancien étudiant en physique, R. Hausmann a choisi la métaphore accrocheuse de la «matière noire» pour résoudre un problème de statistiques financières internationales : comment les États-Unis, premier emprunteur mondial, gagnent-ils plus avec leurs actifs étrangers qu'ils ne paient d'intérêts au titre de leur dette? Dans un article de 2005 intitulé «US and Global Imbalances: Can Dark Matter Prevent a Big Bang?», R. Hausmann et Federico Sturzenegger, l'actuel président de la Banque centrale d'Argentine, se sont servis du terme de «matière noire» pour décrire les actifs invisibles (investissement direct à l'étranger et autres savoir-faire exportés) qui produisaient assez de revenus pour compenser les intérêts dus par les États-Unis à leurs créanciers étrangers. En physique, la matière noire n'est observable que par la force gravitationnelle qu'elle exerce. Dans le domaine des statistiques financières, son existence ne peut être déduite que des revenus qu'elle génère.

Comme celle du péché originel, l'hypothèse de la matière noire a suscité un très vif débat qui se poursuit encore aujourd'hui.

De Washington à Boston

Quand il travaillait à la Banque interaméricaine de développement, R. Hausmann a également participé à la définition du «consensus de Washington», ces dix prescriptions de politique économique devenues le programme de réforme standard pour les pays en crise mais largement critiquées depuis. R. Hausmann, qui assistait au séminaire durant lequel John Williamson a décrit pour la première fois ce consensus, est l'auteur d'un chapitre sur l'Amérique latine dans l'ouvrage de ce dernier. «Dans une certaine mesure, le consensus de Washington était un consensus latino-américain concernant un ensemble de déséquilibres très particulier à cette région du monde», explique-t-il.

Avec le temps, R. Hausmann s'est toutefois montré de plus en plus sceptique quant aux résultats que ces politiques étaient censées produire selon la théorie économique.

Il existait une certaine corrélation positive, puisque les pays qui mettaient en œuvre les réformes s'en sortaient un peu mieux que les autres. Mais, à la fin des années 90, les crises financières en Asie et en Russie se sont propagées à l'Amérique latine, y entraînant un recul de la croissance de 1998 à 2002.

«Cela m'a contraint à revoir ma copie. La question de la croissance ne se limitait peut-être pas à ce que j'avais imaginé initialement», reconnaît-il. «Nous nous heurtions à d'autres obstacles qui freinaient la croissance et que nous n'avions pas pris en compte dans notre réflexion. Et cela a coïncidé avec mon départ pour Harvard.»

Chez R. Hausmann, cette nouvelle quête de réponses a débouché sur le concept de «complexité économique», présenté pour la première fois en juillet 2007 dans la revue *Science*. Bon nombre d'économistes considèrent cette

L'ensemble de ces travaux sont aujourd'hui largement utilisés pour analyser les économies et renseigner les responsables de la politique économique. De nombreux pays, dont l'Albanie, le Mexique, le Panama et le Sri Lanka, travaillent aussi directement avec le CID.

Ultime ironie sans doute, le Venezuela, qui a vu naître le gourou du développement, fait face à la pire récession qu'il ait connue depuis des décennies, couplée à une hyperinflation.

R. Hausmann n'y va pas par quatre chemins pour décrire la situation de son pays. «Rien n'excuse le déclin catastrophique du Venezuela. Il résulte de l'adoption de politiques que le monde entier sait, et a toujours su, ne mener nulle part. Qu'il s'agisse des taux de change multiples, de l'indiscipline budgétaire, de l'expropriation, de l'incertitude entourant les droits de propriété, du laxisme

«Ricardo a le don de s'en tenir aux faits économiques, même quand la doctrine, de droite ou de gauche, tendrait à l'en écarter.»

complexité comme sa contribution la plus importante à l'économie du développement, assure Chris Papageorgiou, au Département des études du FMI.

Sur son site Internet, R. Hausmann déclare : «Le secret pour produire de la complexité n'est pas de réunir des gens plus intelligents, mais de mettre autour d'une table de nombreuses personnes ayant des savoir-faire différents et complémentaires. Les sociétés riches disposent d'un savoir-faire plus collectif et s'en servent pour obtenir une gamme plus large de produits plus complexes... Les pays pauvres sont capables de fabriquer un petit nombre de produits simples.»

Mettant à profit les formidables ressources offertes par Harvard et suivant une approche pluridisciplinaire fondée sur sa formation en physique, en économie et en politiques publiques, ainsi que sa connaissance approfondie des réseaux et de l'informatique, R. Hausmann a cherché à cartographier les savoirs productifs des pays. L'aboutissement de ces travaux a été la publication en 2011 de *The Atlas of Economic Complexity—Mapping Paths to Prosperity*, qui tente de mesurer la quantité de savoir productif dans chaque pays.

Ce n'était que le commencement. À l'heure actuelle, l'essentiel du travail réalisé par le laboratoire pour la croissance (Growth Lab) du CID est consacré à la cartographie de ces réseaux de savoirs complexes. Le laboratoire, qui comptait deux chercheurs en 2011, en réunit 40 aujourd'hui. L'équipe comprend des mathématiciens, des physiciens, des économistes, des programmeurs et informaticiens, des spécialistes de la visualisation avancée et des professionnels de la communication qui les aident pour la maintenance et le développement des différents sites de l'Atlas.

de la politique monétaire ou du contrôle des prix, nous savons que tout cela ruine un pays.»

Ces critiques explicites lui ont valu d'être *persona non grata* au Venezuela, ce qui ne l'a pas empêché de peser sur les affaires de son pays et d'établir un programme de recherche visant à le mettre sur la voie du redressement.

Un économiste charismatique

La magie de R. Hausmann, qui opère parmi les chercheurs du CID, semble aussi produire son effet chez les étudiants. Comme tout bon pédagogue, c'est au fond un acteur. À première vue, ses trois enfants ne marchent pas dans les traces de leur père. L'un est conservateur de musée, l'autre est dramaturge, et le troisième, comédien. Tous les quatre ont néanmoins un point commun : leur talent d'acteur.

Sebastian Bustos, doctorant et chercheur au CID, se rappelle comment les étudiants se levaient pour applaudir R. Hausmann. «Vers la fin du trimestre, quand tout commence à fermer et que l'on commence à comprendre ce que l'on a abordé pendant le semestre, les cours se terminent la plupart du temps par une ovation générale parce que les étudiants sont enchantés.»

Chris Papageorgiou s'interroge sur les projets de R. Hausmann : «La particularité de Ricardo dans son domaine, c'est que les gens sont très impatients de savoir ce que l'économiste et son équipe du CID leur réservent pour la suite.» **FD**

CAMILLA LUND ANDERSEN est rédactrice en chef de *Finances & Développement*.